

Nouvelles du

«Prix Jacques Huisman»

Novembre 2003

Sébastien Dutrieux, premier lauréat du Prix Jacques Huisman, a assisté pendant sept semaines, dans la banlieue de Paris, à l'élaboration du spectacle « Dickie » de Joël Jouanneau.

Portrait de l'artiste en jeune lauréat



A 26 ans, Sébastien Dutrieux a déjà une longue expérience des planches. C'est à l'âge de 10 ans, en effet, qu'il y faisait ses premiers pas. C'était au Théâtre national, pas moins, où il jouait le rôle de Toto dans un spectacle Feydeau. «Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours voulu être comédien. Et cette première expérience ne fit que me confirmer dans cette voie», avoue sans ambages ce jeune homme au physique romantique et au parler mesuré.

«Si je ne suis pas issu d'un milieu d'artistes, mes parents ne se sont jamais opposés à ma vocation.»

Durant son adolescence, il joue encore à l'Atelier Sainte Anne, dans un très poétique projet de Marianne Pousseur inspiré par Lewis Carroll. Il est du «Tartuffe» revisité par Micheline Hardy au Théâtre national, puis, Walter, toujours au National, dans «Les Amants puérils» de Fernand Crommelynck. Avoir touché à Feydeau, Molière, Crommelynck, sous la houlette de professionnels et avant même d'avoir abordé ses études théâtrales, c'est ce qu'on peut appeler un bagage...

VOYAGES

Après ses humanités, il rejoint donc tout naturellement le Conservatoire royal d'art dramatique de Mons, où il suit l'enseignement de Frédéric Dussenne.

Il en sort en 1998 nanti d'un Premier Prix. Il rejoint en 2000 l'Atelier du Jeune Théâtre national, pour trois saisons, où il participera à deux spectacles : «L'Île des esclaves» de Marivaux, sous la direction de Jean-Claude Berutti et «Notre Pouchkine», réalisé par Julien Roy.

S'il s'est inscrit au Prix Jacques Huisman nouvellement créé, c'est que l'étranger l'attire. Après le spectacle Pouchkine du National, il a pris une année «sabbatique» et s'est baladé dans divers pays. Il aime à voyager et à découvrir des spectacles venus d'autres horizons. Quand on lui demande, dans son dossier d'inscription, s'il connaît le Théâtre de Vidy-Lausanne, il répond qu'il en a vu nombre de productions et apprécie le travail des metteurs en scène qui y sont actifs : Benno Besson, Irina Brook, Jacques Lassalle, Joël Jouanneau... C'est précisément avec ce dernier que s'organise finalement le stage à l'étranger financé par le Prix Jacques Huisman.

Fin août 2003, notre lauréat rejoignait le théâtre de Sartrouville, banlieue pas vraiment riante à l'ouest de Paris, pour la première lecture à la table de «Dickie», spectacle concocté par Joël Jouanneau à l'occasion de son départ de la direction du Théâtre de Sartrouville. Dickie, c'est le surnom d'enfant de Richard III, quand il apparaît pour la première fois dans l'œuvre de Shakespeare (dans «Henry VI»). «Il y a longtemps que je voulais faire quelque chose autour de «Richard III», explique Jouanneau. Mais je ne désirais pas monter la pièce en tant que telle. J'ai beaucoup lu autour (des biographies, des livres d'histoire, etc.) et j'ai amené le fruit de mes cogitations aux acteurs. Rien n'était prédéterminé : je savais seulement que je voulais que le trône soit une balançoire...»

ASSISTANT AUDITEUR

Logé à Paris, ralliant chaque jour le théâtre par le RER, Sébastien fut, pendant sept semaines et à temps plein, le témoin attentif de l'ensemble du processus qui mena à la première du spectacle à Sartrouville le 10 octobre dernier. «C'est à la fois passionnant et frustrant de suivre ainsi la totalité du travail. Bien sûr, j'ai eu plusieurs conversations avec Joël Jouanneau. Mais comme je n'ai aucun désir de passer à la mise

en scène, j'ai plutôt vécu cela par procuration, à travers les tâtonnements et les trouvailles des acteurs sur le plateau.»

Le metteur en scène ne regrette pas non plus la participation de son «assistant auditeur» lors de cette création collective. «La présence de Sébastien me fut précieuse, confie Jouanneau. Habituellement, quelques «stagiaires» assistent, à leur demande, à un certain nombre de répétitions. Je ne m'occupe pas d'eux, ils viennent voir quand ils veulent. Mais il est très rare d'avoir quelqu'un qui s'engage ainsi à être présent du début à la fin. C'est un regard extérieur qui permet de jauger à différents moments de l'avancement du travail.»

Coproduit par le Théâtre Vidy-Lausanne dirigé par René Gonzalez, le spectacle tournera en France et en Suisse pendant toute la saison 2003-2004. Sébastien Dutrieux, lui, quittera bientôt l'Europe. Dès le mois de décembre, trois mois de répétitions l'attendent au Québec, sous la direction de Denis Marleau. Et là, il joue ! Ce spectacle, tiré de la nouvelle de Tchekhov «Le Moine noir», sera créé en Belgique au printemps prochain : c'est une coproduction avec la cellule de création théâtrale de Mons emmenée par Daniel Cordova. Ravi à la perspective d'être dirigé par Marleau, il préfère ne pas trop parler de son rôle tant que le travail avec le metteur en scène ne sera pas plus avancé.

A Paris, Sébastien n'a pas joué les Rubempré et n'a donc pas perdu des illusions qu'il n'entretenait point... En revanche, il s'y est énormément promené, les dimanches, goûtant les trésors culturels et historiques de la Ville-Lumière, écumant aussi ses théâtres. Il a eu notamment l'occasion de croiser Françoise Gillard et Thierry Hancisse, deux Belges devenus sociétaires de la Comédie-Française. «Ah, bien sûr, je ne dirais pas non si on me proposait d'y entrer. Mais pas tellement pour le travail de troupe ou le fait qu'on joue tous les jours. Ce qui m'intéresserait, ce serait de m'y frotter aux grands metteurs en scène du monde auxquels l'institution s'est aujourd'hui ouverte : Gruber, Régy, Langhoff, Chéreau, Bondy, Fomenko, etc.» A vingt-six ans accompli, voici un jeune artiste qui sait ce qu'il veut.